lesoirculture@lesoirdalgerie.com

LE COUP DE BILL'ART DU *SOIR*

Une «NEP» algérienne ?

Par Kader Bakou

Les autres «ennemis du peuple» étant rares, Le «nepman» a été une cible de choix des films et surtout des téléfilms soviétiques abordant la période des années 1920, celle du début de la construction du socialisme en URSS. Le «nepman» est le propriétaire privé qui s'est enrichi sous le socialisme durant la «Nouvelle Politique économique» initiée par Lénine à partir de 1921. En effet, Le 12 mars 1921, au Xe Congrès du Parti communiste, Lénine annonça une Nouvelle Politique économique. Ces mesures avaient donné un nouveau souffle à la production industrielle et agricole de l'URSS. Cette Politique économique plus libérale, a été poursuivie jusqu'en 1929. Le nom de nepman vient de «NEP», les initiales de la «Novaïa Economitcheskaïa Politika», le nom russe de La «Nouvelle Politique économique».

La NEP sera abandonnée après la mort de Lénine en 1924. Elle sera jusqu'à la chute de l'Union soviétique, le centre d'un débat entre ceux qui disent que Lénine lui-même ne l'avait autorisée que provisoirement (à cause de difficultés économiques) et ceux qui disent qu'au contraire, c'était une option définitive. Ceci sans parler de ceux qui considéraient la NEP comme une «trahison» des principes communistes et une «concession» aux «ennemis de classe» Aujourd'hui, en Algérie, il est question d'une «nouvelle politique économique», imposée par la chute des prix des hydrocarbures. Mais cette «NEP» algérienne, apparemment, veut réunir les paradoxes : la rentabilité et le populisme, le libéralisme et l'assistanat.

K. B.
bakoukader@yahoo.fr

HADJ MOHAMED-TAHAR FERGANI INHUMÉ HIER À CONSTANTINE

Le malouf orphelin de son maître majeur

Sans fracas, l'une des rares voix qui défièrent les limites des quatre octaves s'est éteinte dans la soirée de mercredi à l'hôpital parisien Georges-Pompidou. Hadj Mohamed-Tahar Fergani s'en est allé donc à l'âge de 88 ans, et c'est tout Constantine qui est orphelin suite à sa disparition, car, plus jamais, le Vieux Rocher et ses majestueuses gorges ne résonneront de ses tonalités apprises au quart de note, soixante-dix ans durant.

Photos : DR

Sa virtuosité qui propulsa le malouf constantinois au rang d'école incontournable et à un registre de musique savante au lieu de mélodies populaires citadines n'a d'égale que son propre souffle qu'il imprégna au genre et qui lui vaudra le titre de maître incontesté du malouf. Lui, qui s'initia dans un premier temps au hawzi auprès de son père Baba Hamou, d'abord au F'hel (petite flûte) et puis au Ney avec Cheikh Maâmar Benmalek avant de rejoindre à l'âge de 25 ans le groupe des chioukhas (maîtres) qui regroupait l'élite de l'époque. Les mélomanes comme le monde de la musique doivent incontestablement la démocratisation du malouf dès le début des années soixante à l'inimitable interprète d'El Boughi, Dhalma et Salah Bey. Une musique demeurée cloîtrée jusque-là, dans les «foundok» et autres cercles fermés. Conseillé par ses deux principaux maîtres, Cheikh Hassouna Amin Khodja et Cheikh Baba Abeid, Mohamed-Tahar Fergani qui a expérimenté dans un premier temps ses dons, dans la musique orientale au sein de l'association Toulou El Fajr (l'aurore) interprétant subliminalement les répertoires des ténors égyptiens de l'époque, notamment Oum Kaltoum et Mohamed Abdelwahab empruntera le chemin du hawzi. Très vite, il parvient à maîtriser les répertoires des trois écoles de la musique arabo-andalouse, à savoir la sanaâ algéroise, le gharnati tlemcénien et le malouf constantinois, peaufinant son propre genre au contact d'autres sommités telles que Dahmane Benachour et Abdelkrim Dali.

«Son sens mélodique aigu, son génie sans pareil dans l'improvisation, la richesse de son style, sa virtuosité dans le maniement du violon, tenu à la verticale, et son audace à dépasser ses limites ont fait école et, pour lui, c'est la plus belle des récompenses pour une aussi longue carrière», lit-on à son propos. Le gaucher au coup d'archet magique et dont il est le seul à avoir le secret était aussi un polyinstrumentiste hors pair alors que sa voix chaude et vigoureuse est inimitable. Digne héritier de son père Baba Hamou, il initia fils et petits fils à son art et constitua une authentique famille d'artistes. Un art devenu patrimoine national tant il est vrai que l'aura de Hadj Mohamed-Tahar Fergani transcendera les frontières et l'intronisera en tant qu'artiste incontournable des grands rendez-vous culturels au niveau national et/ou pour représenter l'Algérie à l'extérieur, récoltant les consécrations et les hommages les plus cordiaux, là où il passe. Et d'hommages, ceux des milliers de personnes qui l'ont accompagné hier à sa dernière demeure étaient les plus significatifs.

Artistes des quatre coins du pays, hommes politiques dont le Premier ministre Abdelmalek Sellal et son ministre de la Culture Azzedine Mihoubi qui a prononcé l'oraison funèbre, hauts responsables et surtout des marées de citoyens représentant toutes les strates de la société ont tenu à jeter un dernier regard sur la dépouille du défunt à la maison de la culture Malek-Haddad et ensuite de l'accompagner au cimetière central de la ville de Constantine dans une ambiance empreinte d'affliction et de recueillement.

Constantine éplorée aujourd'hui par la perte de son enfant prodige qui l'a tant chantée et dignement représentée hier.

Kamel Ghimouze

7e FESTIVAL INTERNATIONAL DU CINÉMA ENGAGÉ

Ken Loach, l'orfèvre militant

Grand prix du 7e Festival international du film engagé qui s'est clôturé jeudi à Alger, le long-métrage* Moi, Daniel Blake *de Ken Loach est une véritable claque tant cinématographique que politique.

Palme d'Or au dernier festival de Cannes, *Moi, Daniel Blake* s'est évidemment distingué dans la compétition officielle du festival.

Cette fiction d'une heure et quarante minutes n'a laissé personne indifférent lors de ses deux projections à la salle El Mougar et à la Cinémathèque. Ken Loach a frappé fort mais avec une déroutante sobriété : dans le but de dénoncer le système kafkaïen de la sécurité sociale en Grande Bretagne, le cinéaste nous présente Daniel Blake, un menuisier de 59 ans victime d'une crise cardiaque et incapable de reprendre le travail. Jugé inéligible à la pension d'invalidité, il sera sommé par l'administration de chercher du travail afin de pouvoir toucher l'allocation chômage en attendant qu'il fasse appel pour accéder à l'invalidité.

En traversant ce labyrinthe bureaucratique et procédurier, il croise la route de Katie, une jeune mère célibataire, qui vient de bénéficier d'un logement social à 450 kilomètres de sa ville natale et qui bataille chaque jour pour trouver de quoi nourrir ses deux enfants. Damnés par la cruauté d'un système inhumain et humiliés par la machine libérale de l'Angleterre d'aujourd'hui, Daniel et Katie vont s'entraider et se donner du courage pour résister. Avec une mise en scène dépouillée et sobre, Ken Loach nous propulsera au sein de cette tempête silencieuse où deux individus sont confrontés à une guerre toute aussi muette livrée contre eux par l'Etat.

Plein d'une colère dont la force n'a d'égales que la retenue et la pudeur, le réalisateur ne cèdera jamais à la tentation du pathos ou du mélo et restera à la hauteur de la dignité de ses personnages en privilégiant une approche réaliste et une dramaturgie à la fois intense et humble. Sans artefact ni violons ni

gros plans démonstratifs, il réussit à maintenir une tension émotionnelle saisissante et sait exactement à quel moment remuer le couteau dans la plaie béante d'une société robotisée et résignée. La scène où Katie, partie avec ses enfants à la banque alimentaire, se rue discrètement sur une boite de conserve pour calmer sa faim est mémorable de beauté et de douleur ; tout comme ces scènes où la solidarité et l'empathie dont font preuve quelques personnages périphériques appuient le propos principal de Loach : l'ennemi, c'est l'Etat !

Admirable et puissant, *Moi, Daniel Blake* défend des évidences mises en péril par le système mondial : la dignité humaine et la citoyenneté et révèle, chemin faisant, un Ken Loach en pleine forme, décidé plus que jamais à faire bouger les lignes et ne rien céder au politiquement correct.

Par ailleurs, le film a également obtenu le prix du public en ex aequo avec *Spotlight* de Tom McCarthy tandis que le prix spécial du jury est décerné à *Moi, Nojoom* de la Yéménite Khadidja Al Salami. Du côté du documentaire, le grand prix a été attribué au film iranien *Sonita* de Rokhsareh Gaem Maghami qui a aussi été couronné par le prix du public avec *Finding Fela* d'Alex Gibney. Le documentaire italien *Fuecoammare* de Gianfranco Rosi a obtenu, quant à lui, le prix spécial du jury.

S. H.

GUELMA

La cité tout entière pleure le maestro du malouf

Calama tout entière pleure le maestro du malouf, El Hadj Mohamed-Tahar Fergani. De nombreuses personnalités de cette ancienne cité ont réagi vivement à l'annonce du décès du géant de cette musique traditionnelle. Les Guelmis ont exprimé leur stupeur. Guelma, une ville réputée comme étant le fief des mordus de ce genre musical, pleure aujourd'hui sa disparition.

Feu Saïd Bouster, Rafik Zenache, Fethi Kebabssa... des artistes guelmis ont interprété durant toute leur carrière et en toute humilité les chefs-d'œuvre du maestro, qu'il fait toujours bon de se remémorer, le temps d'un mariage, d'une fête de circoncision... Ils sont accompagnés à chaque fois par Mohamed Djoumabi, Samir Herirech, Fedaoui..., les plus fins connaisseurs de ce répertoire musical.

D'El Boughi à Dalma, de Salah Bey à Ghab felk el ahbab, de Sid etalab à Sebagh, de Demâaï djara à Men frag ghzali, c'est un tour des plus beaux souvenirs du grand Fergani et de ces traces impérissables qu'il a laissées aux célèbres théâtres, romain et Mahmoud-Triki, dans tous les recoins de la ville et chez les familles citadines de Calama.

De l'amour à la beauté, et de la joie aux larmes, Mohamed-Tahar Fergani a toujours gratifié les mélomanes de la ville du 8-Mai-1945 de ses œuvres. Il y a deux types de fans guelmis du maestro du malouf : ceux qui l'écoutent... et ceux encore plus rares qui l'ont côtoyé. Les regrettés Dada Omar Laïdi, Lhoussine Boudemagh, maître Aïbi dit El Oulem, Lakhdar Sahra, Amar Baâli dit Ouakha, mais aussi Salah Bônois, Abdelkader Derbal... qui font eux partie de cette seconde catégorie.

«Mais ce n'est pas tout ! Car écouter Fergani est une chose, mais le côtoyer en est une autre», témoignent ses plus anciens admirateurs. Et d'ajouter : «El Hadj Mohamed-Tahar Fergani nous a quittés, mais le mythe reste vivant.»

Noureddine Guergour

Actucult

LIBRAIRIE CHAÏB-DZAÏR (1, AVENUE PASTEUR, ALGER-CENTRE)
Samedi 10 décembre à 15h : Les éditions Anep organisent une conférence intitulée «Le 11 Décembre, non à l'Algérie française», animée par Fatma-Zohra Benbraham.
LIBRAIRIE DU TIERS-MONDE (ALGER-CENTRE)
Samedi 10 décembre à 14h30 : Amel El-Mahdi signera son livre *Sous le pavillon des rais*, paru chez les éditions Casbah.
Samedi 10 décembre à 14h30 : Djoher Amhis-Ouksel signera son livre *Assia Djebar. Une figure de l'aube.*
LIBRAIRIE GÉNÉRALE D'EL-BIAR (EL-BIAR, ALGER)
Samedi 10 décembre à 14h 30 : Rachid Sidi-Boumediène signera son livre *Bétonvilles contre bidonvilles. Cent ans de bidonvilles à Alger*, paru aux éditions Apic.
LIBRAIRIE MULTI-LIVRES DE TIZI-OUZOU
Samedi 10 décembre à partir de 13h30: Hakim Laâlam signera son livre *Enseignes en folie 2.*
GALERIE SEEN ART (156 LOTISSEMENT EL-BINA, DÉLY-IBRAHIM, ALGER)
Jusqu' au 7 janvier 2017 : Exposition «Alger, je te vois» de l'artiste Rachid Djemaï.
GALERIE DES ATELIERS BOUFFÉE D'ART (RÉSIDENCE SAHRAOUI, LES DEUX-BASSINS, BEN-AKNOUN, ALGER)
Du 10 décembre 2016 au 7 janvier 2017 : Exposition collective d'arts plastiques par les artistes Valentina Ghanem, Djazia Cherrih, Naïma Doudji, Djahida Houadef, Guita, Adane, Chegrane, Bourdine, Zerarti, Hioun, Belbahar, Zoulid, Dahel, Youcef Hafid et Djeffal. Vernissage le samedi 10 décembre à 15h.
MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS (EL HAMMA, ALGER)
Jusqu'au 12 décembre : Rétrospective des œuvres de l'artiste Souhila Belbahar (120 œuvres).
GALERIE D'ART DAR EL KENZ (LOT BOUCHAOUI 2, NUMÉRO 325, CHÉRAGA, ALGER)
Jusqu'au 10 décembre : Exposition de peinture «Bettina» de l'artiste allemande Bettina Heinen Ayech.
MUSÉE NATIONAL DU BARDO (AVENUE FRANKLIN-ROOSEVELT, ALGER)
Jusqu'à la fin de l'année : Exposition «L'Algérie dans la préhistoire». Recherches et découvertes récentes».
BASTION 23 (BAB-EL-OUED, ALGER)
Samedi 10 décembre : Exposition «L'art Yadjouz pour lutter contre les discriminations et les violences à l'égard des femmes».